

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

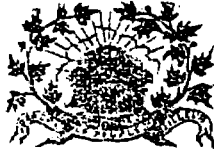
Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE FEUILLETON CANADIEN



L. P. NORMAND, Éditeur-Propriétaire.

FEUILLETON CANADIEN.

ALFRED.



ALFRÉD n'avait point fermé la paupière de toute la nuit. Le changement de vie qu'il allait subir lui faisait faire bien des réflexions, mais il était content et heureux. Avant de partir, il demanda la bénédiction de son père qui la lui donna avec attendrissement : tout était prêt ; ils montèrent tous deux en voiture et prirent le chemin de l'hermitage où demeurait Mlle Daillebout, la fiancée d'Alfred.

M. Daillebout, comme notaire, s'était créé des revenus assez considérables ; fatigué du séjour de Montréal que sa santé, en mauvais état, ne lui permettait plus d'habiter, il s'était retiré dans ses terres, sur les bords de l'Assomption, pour y couler ses jours paisibles, partagés entre l'étude de sa profession et l'exercice de la bienfaisance. Sa maison de campagne, appelée l'hermitage, avait été construite

pour sa propre commodité ; c'était un véritable asile de bonheur champêtre. Entourée de bruyères et de bosquets, en formes d'avenues, où les jeux et les ris pouvaient folâtrer, et la mélancolie trouver un refuge, sa solitude n'était troublée que par le chant des oiseaux, ou le murmure d'un ruisseau, dont le cours fugitif serpentait à travers la prairie voisine, et allait se perdre dans la rivière. A droite, on voyait un jardin délicieux dont les parterres émaillés de fleurs de toutes les espèces, offraient à la vue une variété brillante de nuances et de couleurs ; partout une végétation féconde et puissante, embellie et utilisée par l'industrie du propriétaire, se montrait à l'œil de l'étranger qui venait quelquefois présenter son respect à M. Daillebout, ou lui demander son avis sur des affaires importantes ; il était toujours certain d'une réception honnête, et s'en retournait charmé de la beauté du site et des heureuses dispositions de ses habitants.

Veuuf depuis plusieurs années, M. Daillebout n'avait pour souvenir de ses amours qu'une fille d'une rare beauté. Rachelle était encore jeune, lorsqu'elle perdit sa

mère. Son père, homme de lettres et brisé au monde avait surveillé de près son éducation; il y avait porté tout intérêt que son cœur lui avait suggéré. Ses soins et sa sollicitude se trouvaient amplement récompensés par les perfections et les vertus de cette fille chérie, et il avait la douce satisfaction de la voir surpasser ses espérances; d'une humeur égale, complaisante et empressée auprès de M. Daillebout, elle prévenait ses moindres desirs, ce qui faisait qu'il ne la considérait pas seulement comme l'enfant de sa tendresse, mais aussi comme la compagne de son travail et de son repos.

Rachelle avait atteint sa dix-huitième année; ses charmes et sa richesse avaient attiré à l'hermitage quelques officiers des différents bataillons de milice, formés depuis le commencement de la guerre. M. Daillebout les avait d'abord reçus avec politesse, mais il ne leur donnait aucun encouragement; pour Rachelle, elle ne se prêtait à leurs flatteries que pour jouir pendant quelques heures de leur conversation animée au sujet des opérations militaires. Elle était insensible à leurs préférences. Son cœur et sa main ne lui appartenaient plus. Alfred était le dépositaire de ses affections. La nature l'avait doué de bien des qualités; son esprit était vif et pénétrant, son caractère noble et généreux et ses manières distinguées prévenaient en sa faveur. Sans doute que comme la plupart des jeunes gens, il aurait été enclin à suivre le cours de ses passions, mais la réflexion et la prudence l'en-avaient détourné et il méritaient un sort heureux.

Comme M. Daillebout, le père d'Alfred était veuf; les spéculations avantageuses qu'il avait faites dans le commerce l'avaient mis en état de jouir en paix d'une fortune assez considérable: franc et ouvert, il était estimé de tout le monde. L'attachement de son fils pour Mlle Dail-

lebout, lui-même y avait donné son consentement avec plaisir.

L'époque fixée pour la célébration, du mariage était arrivée.

Où que le jour de mariage est un beau jour. On vit dans l'espérance. L'idée d'un long avenir de bonheur se présente à notre imagination sous les formes les plus séduisantes. Mais peut-on se fier à un long avenir de bonheur—il ne dure qu'autant qu'il plaît à Dieu.

Alfred et Rachelle, accompagnés de leurs parents et amis, se rendirent à l'église et s'agenouillant devant l'autel, prononcèrent ces vœux qui ne permettent plus à l'homme de dégager sa foi; ces vœux purs et sacrés si chers au cœur de celui qui aime véritablement et qui font tressaillir de joie la jeune fille dont l'âme innocente est susceptible des plus vives émotions. La cérémonie finie, ils revinrent à l'hermitage; tout y avait été préparé pour célébrer la fête. La joie et la gaieté s'étaient répandues de toutes parts dans la maison et la journée se passa en réjouissances.

Quand vint le moment de partir, Rachelle émue jusqu'aux larmes, fut embrasser son père qui la serra contre sa poitrine, et tenant Alfred par la main, il leur dit: Soyez heureux, mes enfants! chaque jour de votre vie pensez à celui de la noce, et rien ne pourra alléger votre félicité.

De retour à la maison paternelle, Alfred s'empressa de montrer à sa jeune épouse, les meubles contents qu'il avait achetés, pour lui rendre agréable son nouveau domicile. De son côté, M. St. Bernard, n'avait rien épargné pour accueillir sa bru, d'une manière aussi flatteuse qu'honorable. Il y avait réussi; l'élégance et le bon goût s'y faisaient remarquer dans tous les appartements—ils en faisaient l'examen quand un domestique vint dire à Alfred que quelqu'un désirait lui parler—ils en-

trèrent dans la salle et un vieillard décharné se présente.

— Bon vieillard, lui dit Alfred, qu'y a-t-il à votre service ?

— Bon vieillard ! je ne mérite point cette appellation. Si vous avez de la patience, écoutez mon histoire, elle vous servira peut-être.

Uns. LÉVÉQUE.

(La suite au prochain numéro.)

LITTÉRATURE CANADIENNE.

ESQUISSES INDIENNES.

— 340 —

FELLUNA,

LA VIERGE IROQUOISE.



VI.

L'ENTREVUE.

(Suite et fin.)

Tueur-de-Caribous pensa que la poignée d'Iroquois qu'il avait sous les yeux ne devait être qu'un parti d'éclaireurs, et qu'une armée ennemie voulait surprendre la bourgade de St. Joseph. Commençant à craindre qu'il était urgent pour les Hurons d'être informés de ce qui se préparait, il prit la résolution héroïque de ne pas acheter son salut en s'étant les moyens de servir sa patrie. Avec son tomahawk, il s'ouvrit un chemin au milieu de ceux qui l'entouraient ; passant d'un arbre à un autre, il essaya de s'enfuir. Les Iroquois auraient pu le tuer avec leurs fusils, s'ils n'avaient craint que les détonations de leurs armes ne révélassent leur présence aux habitants de St. Joseph. Ils lui donnèrent la chasse. Ils le rejoignirent facilement, parce que la blessure qu'il avait reçue à la jambe, peu auparavant, ralentissait sa course. Le Huron s'adossa contre le tronc d'un pin séculaire, résolu à vendre chèrement sa vie ; mais, une hache, lancée par l'un de ses agresseurs, l'atteignit à la tête et termina ses jours.

Les Iroquois commençaient à scalper Tueur-de-Caribous, lorsque les arceaux

de la forêt retentirent des cris de guerre que poussaient une vingtaine de Hurons. Ces derniers formaient l'un des partis qui poursuivaient Felluna. Un combat acharné s'engagea entre les deux troupes ennemies. Un instant après, tous les Iroquois étaient massacrés, à l'exception du Gros-Renard et d'un autre. Ceux-ci s'aperçurent que Felluna avait été entraînée loin du champ de bataille par les Hurons ; comprenant qu'il était inutile de se battre plus longtemps, ils firent leur retraite. Ils osèrent se joindre à une armée de leurs compatriotes, qui venait tirer vengeance de l'enlèvement de Felluna, la fille d'un de leurs chefs les plus estimés.

VII.

LE SUICIDE.

Felluna, ramenée dans la bourgade de St. Joseph, dit aux Hurons qu'elle n'avait jamais songé à les quitter, et leur conta fidèlement ce qui s'était passé. Ils ne la crurent pas, et prirent ses paroles pour autant de mensonges. Elle fut condamnée à périr dans les flammes aussitôt que le jour paraîtrait. Les efforts du père Daniel, pour lui sauver la vie, ne purent porter les Hurons à se départir, en cette occasion, de la coutume cruelle de brûler les captifs qui s'évadaient. Les chefs craignaient que se désister de la sévérité avec laquelle ces fugitifs avaient toujours été traités, lorsque les adoptés Iroquois savaient que des partis de leur nation rôdaient dans le voisinage, ce serait encourager ceux-ci à désertir.

Quand le soleil parut à l'Orient, le père Daniel confessa Felluna, et lui donna pour la première fois le pain des forts. Suivi par un grand nombre de ses néophytes, il alla dire la messe pour la malheureuse jeune fille.

Le bon Jésuite n'était pas encore entré dans la chapelle, que les chefs donnèrent l'ordre de faire monter Felluna sur le bûcher qui lui avait été préparé.

La barbarie des Indiens du Canada est bien connue.

Les Hurons écoutaient avec une joie féroce les gémissements et les hurlements que la douleur arrachait à leur victime. Ils suivaient avec intérêt les effets du feu sur son corps : ils contemplait avec une volupté infernale sa chair qui rougissait, se fendait, saignait et rôtissait.

Au moment où les Hurons étaient le plus absorbé par ce spectacle affreux, le cri de guerre iroquois se fit entendre, poussé par mille voix.

La plupart des habitants de St.-Joseph étaient absents : ils battaient encore les bois, à la recherche de Felluna. Ceux qui restaient, saisissant leurs armes, allaient se placer derrière les remparts de la place, résolus à faire une vigoureuse défense.

Le père Daniel achevait de dire la messe. Il sortit de la chapelle, et se dirigea vers le théâtre du combat. Bien que le gros de l'armée iroquoise fût retenu aux portes, par la brave résistance des Hurons, quelques ennemis avaient cependant franchi les retranchements. Femmes, enfants, vieillards tombaient pêle-mêle sous leurs coups. Sans tenir compte du danger auquel il s'exposait, le père Daniel s'avança courageusement vers le lieu du carnage ; il voulait donner aux Hurons les secours spirituels dont ils avaient besoin. Tandis qu'il baptisait par aspersion ceux qui désiraient recevoir le sceau du Christianisme, un Iroquois vient se jeter à ses pieds et le conjure de verser, sur son front, l'eau régénératrice. Le Jésuite, surpris et heureux, lui accorda ce qu'il demandait. A peine le Gros-Renard—car c'était lui—eût-il été mis au nombre des rachetés, qu'il enfonça un large couteau dans son sein et alla tomber, expirant, près du cadavre carbonisé de Felluna. Il mourait chrétien, afin de ne pas être séparé d'elle dans l'autre monde, comme il l'avait été dans celui-ci.

Comme la bourgade, bâtie sur un plateau élevé, ne pouvant être attaquée que par un côté, les habitants qui le désirèrent eurent le temps de se sauver par l'autre côté, que les ennemis n'invertissaient pas. Une centaine de femmes, chargées de leurs enfants, profitèrent de l'occasion ; mais le père Daniel ne voulut point les imiter. "Il choisit la mort pour procurer au plus grand nombre une vie éternelle." Il retourna à la chapelle, donne une absolution générale aux personnes qui s'y étaient réfugiées, et les pressa de s'échapper.

Les Iroquois, maîtres de la place, étaient à la porte de la maison du Seigneur. Le missionnaire, pour donner à ses néophytes le temps de fuir, marcha à la rencontre des ennemis. Ceux-ci essayèrent de le

prendre vivant, afin de le torturer ensuite ; mais ne pouvant s'en emparer, ils déchargèrent contre lui leurs arquebuses. Le prêtre meurt, et sauve une partie de ses néophytes, en arrêtant ainsi les assaillants à l'entrée du lieu saint.

Les Iroquois se répandirent ensuite dans la bourgade, incendiant les cabanes, tuant les malheureux que les flammes forçaient d'en sortir et massacrant tous ceux qu'ils rencontraient, sans distinction d'âge ni de sexe.

Il périt sept cent personnes dans le sac du village de Teuanstaya, que les missionnaires avaient nommé St.-Joseph, lorsqu'ils y avaient établi une mission.

Ce désastre, qui accabla les Hurons, le 4 juillet 1648, était le commencement de leurs malheurs. Après plusieurs défaites et une famine des plus grandes, ils durent chercher leur salut dans une dispersion complète. Quelques-uns se réfugièrent près de Québec, d'autres s'incorporèrent à la nation iroquoise et le reste essaya de trouver un asile dans différentes directions. C'est à la Jeune Lorette où l'on voit aujourd'hui ce qui existe de ce peuple, jadis si célèbre.

ERASTE D'ORSONNENS.

A VENDRE

A CE BUREAU,

La première série du

LITTÉRATEUR CANADIEN,

broché,

Prix : 30 CENTIMS.

ABONNEMENT :

30 CENTIMS, pour chaque
SÉRIE de 100 PAGES.

Toutes communications littéraires et toutes lettres pour abonnement devront être adressées à L. P. NORMAN, Éditeur-propriétaire, au No. 11, rue Sainte-Marguerite, faubourg Saint-Roch, Québec,

FRANCHES DE PORT,
SANS QUOI ELLES SERONT
REFUSÉES.

On ne prend pas d'abonnement pour
moins d'une SÉRIE, et invariablement payable d'avance.